

6

ANNALES

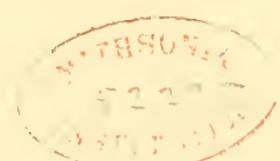
DE LA SOCIÉTÉ

ENTOMOLOGIQUE

DE FRANCE.

Natura maximè miranda in minimis

Deuxième Série.



43
7790

—————
TOME SIXIÈME.
—————

A PARIS,

CHEZ LE TRÉSORIER DE LA SOCIÉTÉ,
M. LUCIEN BUQUET, RUE DAUPHINE, 35.

1848.

59
T. 10
1848

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE

DE FRANCE.

NOTICE

NÉCROLOGIQUE

SUR M. GENÉ.

PAR M. BASSI.

(Séance du 12 Janvier 1848.)

Messieurs,

Notre Société vient d'ajouter un nouveau nom à la liste, hélas! déjà trop longue des pertes qu'elle a essayées. M. Gené, un de ses plus anciens membres étrangers, a succombé dans la fleur de l'âge au sort inexorable qui le ravit à une famille dont il était l'unique soutien, à de nombreux amis et au brillant avenir que lui préparaient ses talents et son activité. Si M. Gené n'a pas pris une part directe aux travaux de notre Société, il n'a pas moins pour cela contribué puissamment à son but,

celui de *concourir aux progrès de l'Entomologie*. Voué par goût et par un penchant bien décidé, depuis sa jeunesse, à l'étude des insectes, il applaudit à la formation de notre réunion comme si un bonheur personnel lui fût arrivé, car il envisageait de loin tous les avantages que la science allait recueillir de cette nouvelle institution. Il est donc bien juste, Messieurs, qu'une larme soit payée à sa mémoire, et je dois vous remercier de m'avoir confié le soin de rendre ce dernier hommage à mon maître et ami, et d'avoir voulu que j'eusse l'honneur de vous tracer un aperçu des titres nombreux qu'il avait à notre estime et à notre reconnaissance.

JOSEPH GENÉ naquit à Inobigo, petit village du Milanais, le 9 décembre 1800. Il reçut sa première éducation dans un collège des environs. A l'âge de 16 ans, il fut envoyé par son père à l'Université de Pavie pour étudier la philosophie et les mathématiques. Ce fut alors surtout que se développa en lui le goût pour l'histoire naturelle. A la suite d'une longue maladie qui le conduisit aux bords du tombeau, cherchant à employer les loisirs de sa convalescence par une lecture amusante et à la fois instructive, le hasard fit tomber entre ses mains quelques livres de zoologie qu'il lut avec avidité. A peine fut-il rétabli qu'il voulut vérifier de ses propres yeux les merveilles dont la lecture l'avait frappé, et il commença ainsi à courir les champs, où les insectes lui offrirent de suite un intérêt tout particulier. Encouragé dans ses premiers pas par l'aide et les conseils de quelques professeurs de l'Université qui avaient bientôt su apprécier des talents si prononcés, il ne fut pas longtemps à reconnaître sa vocation, et se décida à quitter l'étude des mathématiques. Après avoir été reçu, en 1821, docteur en philosophie, il retourna à la maison paternelle et ne

revint à Pavie qu'en 1827, en qualité d'aide-naturaliste au Musée d'histoire naturelle. Ce fut pendant cet intervalle que jeune, libre et passionné, il put se livrer tout entier à l'étude de l'Entomologie. Le séjour de la campagne le mettait dans la position la plus favorable au développement de ses talents comme naturaliste observateur. Les ouvrages de Réaumur, de De Géer et de Latreille étaient les livres qu'il avait le plus étudiés : élevé à cette école, il comprit bientôt que la science ne se bornait pas à enregistrer des espèces, ni à un vide assemblage de mots. Aussi, tandis qu'avec tout l'emportement de son âge et l'ardeur d'un goût bien prononcé, il s'occupait à recueillir les insectes de son pays et à en connaître la forme, il ne négligeait en même temps aucune occasion pour étudier les mœurs des différentes espèces.

Bientôt il se trouva en correspondance avec Bonelli qui l'encouragea de tout son pouvoir et l'aïda de ses conseils et de sa direction. Ensuite il entra en relation avec plusieurs autres entomologistes les plus distingués. Depuis 1821, il avait commencé à publier quelques notices entomologiques dans le *Journal de physique et de chimie* de Pavie ; mais ce fut en 1827 qu'il publia son premier ouvrage *sur les Insectes nuisibles à l'agriculture*, etc., travail qu'il fut invité à rédiger comme faisant partie d'un recueil que M. Moretti publiait à cette époque sous le titre de *Biblioteca agraria*. Cet ouvrage n'est en dernier ressort qu'un aperçu des connaissances qu'il avait été à même de puiser dans le petit nombre de livres qui se trouvaient à sa portée ; mais son choix avait été fait avec soin et talent, et, tant qu'il put, il ne négligea pas d'y ajouter le résultat de ses propres observations et de son expérience. Sans s'écarter du but principal de son ouvrage, destiné aux agriculteurs plus qu'aux entomologistes, M. Gené eut soin cependant

de ne point négliger l'ordre et le langage scientifique, et surtout de se rendre intelligible aux personnes étrangères à l'entomologie, sans que l'exactitude des descriptions eût à s'en ressentir. Toutefois, dans ses dernières années, l'auteur lui-même n'attachait qu'une fort mince importance à cet ouvrage de sa jeunesse.

En 1829, il publia un mémoire sur l'histoire naturelle des *Clyrthres* et des *Gribouris*, dont les mœurs à l'état de larve n'étaient jusqu'alors connues qu'imparfaitement. Parmi une foule de détails sur les habitudes et les métamorphoses de ces insectes, on y trouve l'observation toute nouvelle sur l'architecture des tuyaux qui les abritent et qu'ils traînent constamment avec eux. Nous lui devons de savoir qu'ils les construisent avec leurs propres excréments, et que l'œuf lui-même est protégé par une semblable enveloppe, dont la mère a soin de le couvrir pendant la ponte.

En 1831, M. Gené publia ses observations sur les habitudes et sur la larve de l'*Apalus bimaculatus*. Ce travail paraît ne pas avoir été à la connaissance de M. Westwood lors de la publication de ses observations sur l'animal produit par les œufs de *Meloe* (1) et ces remarques doivent se rapporter à l'espèce italienne ou à l'*A. binotatus* de Dejean. L'auteur fut à même d'en suivre la ponte ainsi que la naissance de la larve, ayant les formes et les habitudes tout à fait analogues à celles des autres espèces de Cantharides étudiées avant lui. Comme à tous les autres naturalistes qui ont abordé ce sujet difficile, il lui fut impossible de suivre le développement successif des larves, dont les mœurs ne sont connues qu'à l'époque de leur naissance. Il garda pendant toute sa vie une curiosité qui allait jusqu'à l'im-

(1) Notice of a minute parasite, etc. — Trans. of the Ent. soc. Lond. t. II. p. 184.

patience de savoir de quelle manière des larves qui devaient nécessairement être très communes et d'une taille fort remarquable, comme celles de plusieurs grandes espèces de *Meloe*, pussent pendant si longtemps se dérober aux recherches des naturalistes. Il aurait même désiré qu'un prix fût proposé en faveur de l'entomologiste qui eût été assez heureux pour résoudre ce problème difficile. Sûrement il n'aurait pas négligé de se vouer lui-même à cette recherche avec l'obstination qui signale le véritable observateur, si une nouvelle destination ne l'eût plus que jamais arraché à l'étude de la nature vivante.

Un autre mémoire sur l'histoire naturelle de l'*Anthidium contractum* et de la *Cerceris aurita* (*C. quinque-cincta* ♀) fut publié par M. Gené dans le courant de la même année. En faisant connaître des détails aussi nouveaux que curieux sur les mœurs de cet insecte, l'auteur eut soin de les accompagner de précieuses observations sur leur vie et sur le danger qu'il y a à trop se fier à la dépendance mutuelle des formes et des habitudes des insectes, pour en juger par simple analogie.

Cependant, en 1831, l'Université de Turin venait de perdre, par la mort de Bonelli, son illustre professeur de zoologie et le directeur de sa collection zoologique. M. Gené, qui l'année précédente avait été invité à venir à Turin, pendant la dernière maladie de Bonelli, y fut alors appelé définitivement pour le remplacer. Par cette nouvelle position qu'il garda jusqu'à sa mort, il se trouva naturellement forcé de cultiver les différentes branches de la Zoologie; ce qu'il fit avec zèle et dévouement. Je regrette, Messieurs, que le plan qui m'est tracé ne me permette pas de vous parler ici des travaux dont la science est redevable à notre collègue, surtout en Mammalogie, en Ornithologie et en Erpétologie. Il se livrait à ces recherches.

avec cet avantage qui est le privilège des naturalistes qui ont été longtemps habitués à l'étude des classes inférieures. Mais toujours il gardait une prédilection fort prononcée pour l'Entomologie et le dicton — *naturam expellas furca tamen usque recurret* — lui était devenu familier. Forcé par ses devoirs de s'occuper d'autres études, il revenait toujours avec ardeur à celle des insectes. La rencontre d'un entomologiste, l'arrivée d'un envoi, un hasard quelconque, lui offraient souvent l'occasion de s'y livrer de nouveau avec une ardeur toujours renaissante après l'avoir négligée pendant quelque temps.

Quoique adonné de préférence à l'étude des mœurs, il ne négligeait pas celle des espèces et de leur distribution systématique. Aussi, en 1832, publia-t-il sous le titre d'*Essai d'une monographie des Forficules indigènes* la description des espèces européennes de cette famille, et il ajouta deux suppléments à ce travail en 1833 et en 1837. Elle renferme la description de dix-huit espèces qu'il jugea convenable de réunir de nouveau, comme Charpentier l'avait déjà fait, dans l'ancien genre *Forficula*, tout en respectant les motifs qui avaient conduit Leach, Latreille et M. Audinet-Serville à partager avant lui les Forficules d'Europe en trois genres séparés. Quoiqu'il trouvât bien tranchés les caractères des types de ces genres, il observait que les espèces intermédiaires nouvellement étudiées par lui allaient établir entre elles des passages qui ne pouvaient plus justifier les coupes génériques adoptées par ses devanciers. C'est ainsi que la *Forficula maritima*, Bonelli, qui, par ses antennes, devrait se ranger parmi les Forficésiles, rentrerait dans les Chélidoures par le manque d'ailes et d'élytres. Il en est de même des espèces aptères pourvues d'élytres, qui forment un passage naturel entre ce dernier genre et les Forficules proprement

dites, sans appartenir plutôt à l'un ou à l'autre. Au reste, l'auteur lui-même avait rangé en groupes méthodiques les différentes espèces de sa monographie, et il ne lui en aurait coûté que la peine de leur attribuer un nom générique quelconque, s'il n'eût pas cru plus rationnel de les garder réunies dans le même genre. Il lui aurait fallu créer de nouveaux genres pour un nombre très borné d'espèces : il préféra la simplicité originale. Je ne prétends pas, Messieurs, partager ici les vues de notre collègue, surtout en considérant l'état actuel de la science ; mais, certes, vous rendrez justice aux motifs qui avaient dirigé son choix. Il désapprouvait hautement cette foule d'entomologistes qui tourmentent la nature au lieu de l'étudier, qui préfèrent la nouveauté à la vérité et multiplient les noms et non pas les genres. Quoique habitué à n'opérer que d'après sa propre conviction, l'intimité dans laquelle il s'était trouvé avec Bonelli n'avait pas pu contribuer à lui faire contracter ce dégoût pour la rage qui depuis quelques années avait commencé à se prononcer de multiplier à tout propos les coupes méthodiques. Et vous savez, Messieurs, que ce dégoût poussa Bonelli dans les dernières années de sa vie jusqu'à désavouer ses propres travaux.

Cet ouvrage sur les Forficules n'était, au reste, qu'un essai de monographie, comme son titre l'indique assez. L'intention de M. Gené était d'en publier une monographie générale et iconographique, dont il avait même commencé à préparer les dessins. De même déjà, en 1832, il avait travaillé à une monographie des Blattes, mais jamais il n'acheva ces ouvrages dans la vue d'en étendre le plan à la description de tous les Orthoptères de l'Italie, au sujet desquels il avait recueilli une foule d'observations et de précieux matériaux.

En 1833, M. Gené publia un mémoire sur la *Cécido-mye* qui produit les singulières excroissances qu'on observe sur un *Hypericum* ; mais il paraît que cette notice est demeurée inconnue aux diptérologistes qui ont étudié ce genre depuis cette époque.

En vous parlant des travaux entomologiques de notre collègue, il m'est impossible, Messieurs, de passer sous silence l'*Eloge historique de Bonelli*, qu'il publia la même année, quoique appartenant à une catégorie qui s'éloigne tant soit peu des bornes strictement scientifiques que je me suis imposées. Le nom de Bonelli tient à l'Entomologie par des liens trop puissans pour qu'il me soit permis de me taire sur cet ouvrage qui honore à la fois l'esprit et le cœur de son auteur. Doué du bonheur de posséder une imagination docile aux impressions d'une âme noble et généreuse, écrivain correct et élégant, M. Gené savait ordinairement revêtir tous les sujets qu'il abordait d'une couleur qui les rendait faciles et agréables. Ses écrits étaient ordinairement l'expression de la délicatesse des sentiments de l'homme, du citoyen, de l'ami. Mais lorsqu'un sentiment plus fort l'inspirait, lorsqu'une conviction profonde s'emparait de lui, il savait alors communiquer à sa plume toute la passion de son âme. C'est ce qu'il démontra en payant ce dernier hommage d'estime et de regret à son prédécesseur.

Déjà en 1830, longtemps avant qu'il fût question de sa nouvelle destination à Turin, M. Gené avait conçu le projet d'un voyage scientifique en Sardaigne. Il comptait s'y rendre seul et à ses frais, et ce ne fut qu'un simple incident qui l'empêcha alors d'exécuter son plan. Plus tard, c'est-à-dire en 1834, il fut chargé de cette mission par le gouvernement sarde, et il partit pour l'île de Sardaigne vers la mi-novembre de la même année pour se la

quitter qu'en juin. Il y retourna en 1836, 1837 et 1838, y séjournant chaque fois trois à quatre mois. Forcé de s'y livrer à toutes sortes de recherches dans toutes les branches de la Zoologie, il ne lui fut pas possible de donner aux insectes toute l'attention qu'il aurait désiré. Mais puissamment secondé par l'activité et l'intelligence des collaborateurs qu'il avait conduits avec lui (parmi lesquels je me plais à signaler ici notre collègue M. Ghiliani, qui l'accompagna dans ses deux derniers voyages), il put y faire d'importantes découvertes en Entomologie, sans toutefois négliger les autres branches de la Zoologie. La publication d'une faune générale de l'île devait être le résultat final de ces voyages. Mais à son retour de la Sardaigne, quoique enrichi d'une série précieuse d'observations et d'une masse d'objets recueillis dans les différentes classes d'animaux et d'insectes surtout, il ne crut pas devoir trop se presser à les livrer à la connaissance du monde savant. Il disait toujours à ses amis qu'il ne tenait nullement à la formation d'espèces nouvelles, et qu'il désirait au contraire diminuer le nombre de celles dont les caractères n'étaient pas assez bien tranchés. C'est dans le fait ce qu'on peut remarquer dans les aperçus qu'il publia tandis qu'il travaillait à sa Faune générale, sous la forme de mémoires isolés sur différents sujets.

Pour ce qui regarde l'Entomologie de la Sardaigne, il publia, en 1836 et en 1839, deux cahiers contenant la description de plus de 80 espèces nouvelles ou mal connues, qu'il accompagna de bonnes figures. Elles appartiennent toutes aux Insectes de l'ordre des Coléoptères, à l'exception d'un seul Lépidoptère, le magnifique *Papilio hospiton*, qu'il décrivit et figura sous ses différents états. Il travailla aussi à un troisième cahier, et j'ignore par quelles circonstances la publication en a été suspendue.

Ces descriptions laissent entrevoir clairement les principes sévères de l'auteur en fait d'espèces nouvelles, qu'il n'admettait jamais qu'avec hésitation, et qu'il appelait avec Horace : *Periculosæ plenum aleæ opus*. Aussi il ne lui arrive que rarement de se tromper, et il serait à désirer qu'on trouvât dans tous les ouvrages de Zoologie autant de philosophie que celle qui dirigeait notre collègue dans le choix des espèces. C'est ainsi, par exemple, qu'en rétablissant la *Cicindela imperialis* de Dahl, qui avait été réunie par Dejean à la *volgensis* de Besser, il a bien moins tenu compte des caractères extérieurs assez peu distincts de ces deux espèces, que de leurs habitudes tout à fait différentes.

Ce que je viens de dire au sujet des espèces peut de même s'appliquer à l'établissement des genres nouveaux que nous trouvons dans ces cahiers sur l'Entomologie de la Sardaigne. Le genre *Agelæa* de la tribu des *Feroniens* et le genre *Elaphocera*, qui depuis a fourni le sujet à M. Rambur d'une excellente monographie, sont tous les deux remarquables par la netteté des caractères sur lesquels ils sont basés.

Les dégâts que plusieurs insectes causaient à l'agriculture en Piémont arrêtaient, en 1840, l'attention du gouvernement, et firent naître l'idée d'un nouveau projet de loi sur l'échenillage. La rédaction de ce projet fut confiée à M. Gené par le ministre de l'intérieur : il fut trouvé en même temps convenable d'y ajouter une instruction populaire sur les insectes contre lesquels la loi devait être principalement destinée et sur les moyens les plus faciles de les détruire. J'ignore par quel motif le projet de loi n'eut pas de suite, tandis que l'instruction populaire qui l'accompagnait fut imprimée par ordre du ministre et envoyée à toutes les communes du royaume. Elle forme

le sujet d'une brochure qui ne concerne qu'un nombre fort borné d'espèces, c'est-à-dire celles parmi les plus nuisibles qui pouvaient être prises en considération dans une loi sur l'échenillage. Mais ce travail, fait avec soin et adapté au but dans lequel il avait été conçu, n'a presque aucune importance, ainsi détaché de la loi qu'il était destiné à compléter. Il paraît cependant que le gouvernement sarde n'avait pas mis de côté ce projet de loi, puisque peu de temps avant sa mort, M. Gené se trouvait chargé de nouveau de s'en occuper.

L'Académie royale d'agriculture de Turin l'avait aussi plusieurs fois chargé de semblables travaux, dont on trouve les détails dans les actes de ce corps savant. Le sujet des insectes nuisibles fut un de ceux auxquels notre collègue attachait toujours la plus haute importance. Il déplorait le charlatanisme des esprits médiocres qui veulent en imposer au vulgaire par le clinquant des noms sonores, et qui cherchent l'impunité en s'adressant aux agriculteurs plus qu'aux naturalistes; mais il faisait en même temps le plus grand cas des travaux consciencieux des savants qui consacraient leurs loisirs et leurs études à la partie peut-être la plus utile de l'Entomologie, celle qui se voue au bien-être du laboureur et à la sécurité des moissons. Les insectes nuisibles furent le sujet de son premier et de son dernier ouvrage. Celui-ci est un rapport qu'il publia quelques semaines avant de nous quitter pour jamais, sur différents mémoires qui avaient été présentés au Congrès scientifique de Gênes, au sujet des dégâts produits par le *Dacus oleæ* aux oliviers de la Ligurie. De ce rapport, écrit avec talent et franchise, il résulte malheureusement combien le mal à combattre surpasse la possibilité d'y remédier par les moyens ordinaires; mais en même temps, ce rapport démontre qu'il y

a un remède, et que l'ignorance ou le préjugé seuls pourraient en attaquer l'utilité.

Il faut encore que je vous parle, Messieurs, d'un autre travail que M. Gené publia en 1842, sous le titre de *Mémoire pour servir à l'histoire naturelle de quelques Hyménoptères*. Ce mémoire, quoique peu volumineux, est riche de faits et d'observations du plus grand intérêt sur les mœurs de cet ordre merveilleux d'insectes. Ces remarques sont le fruit de recherches que l'auteur avait été à même de faire à différentes époques, et même pendant ses voyages en Sardaigne, autant que sa vie nomade le lui avait permis. On y trouve entre autres de précieux détails sur les fourmis. L'auteur y aborde une question négligée jusqu'alors par la plupart des entomologistes, quoiqu'elle se lie à une observation qui tombe chaque jour sous les yeux même du vulgaire, c'est-à-dire celle de l'usage auquel ces insectes industrieux destinent leurs provisions. Tout dans ce mémoire décèle l'esprit profondément observateur de son auteur, et fait presque regretter que la vie des champs lui ait été si longtemps interdite, car la science aurait pu attendre de lui les plus beaux résultats pour tout ce qui concerne les habitudes des insectes.

Il ne négligeait pas non plus la partie physiologique de l'Entomologie, dont il savait apprécier toute l'importance. Un mémoire sur la génération des Tiques fut le résultat de pénibles études, dont il lut le détail à l'Académie de Turin, après avoir donné en 1844 une idée de ses premières recherches sur ce sujet au Congrès scientifique de Milan. Ce travail (1) sera publié dans le recueil

(1) Ce n'est pas là son unique travail sur les *Acarions*. Au même congrès de Milan il lut un mémoire sur une espèce nouvelle qui vit et se multiplie en très grande quantité sous les téguments de l'éf-fraye, et qu'il décrivit sous le nom de *Sarcoptes strigis*.

des mémoires de l'Académie de Turin ; mais puisqu'il est encore inédit, permettez-moi, Messieurs, de vous en donner ici un aperçu général.

De Géer fut le premier qui observa l'accouplement des *Ixodes*, pendant lequel le mâle introduit son bec dans les parties sexuelles de la femelle, situées au milieu de la poitrine entre la dernière paire de pattes. Mais ni De Géer ni les autres naturalistes ne purent s'assurer si cette singulière réunion des deux sexes était un véritable accouplement. M. Gené, au contraire, put le constater par de nombreuses observations. Pendant l'introduction du bec dans l'appareil génital de la femelle, il en sort deux petits corps blanchâtres et fusiformes à droite et à gauche de la lèvre inférieure, qui disparaissent aussitôt après la séparation des sexes. Ce sont là les véritables organes fécondateurs.

Déjà en 1806, Chabrier avait annoncé que les *Ixodes* pondent par la bouche, ce qui fut ensuite nié par Müller d'Odenbach. Celui-ci vit les œufs sortir du canal pectoral qui se renverse en dehors sous la forme d'un tubercule conique et tubuleux. L'observation de Müller, qui détruisait l'opinion de Chabrier, fut presque ignorée par les naturalistes, qui continuèrent à adopter celle-ci, jusqu'à ce que MM. Dugés et H. Lucas l'eurent combattue par leurs propres observations, indépendamment des travaux du pasteur d'Odenbach. La science s'en trouvait à ce point, lorsque M. Gené put démontrer que ce qui se passe chez les *Ixodes* pendant la ponte n'était qu'à moitié connu. Il observa que la femelle, après avoir été fécondée par un seul ou par plusieurs mâles, commence bientôt cette longue opération. Elle baisse d'abord sur la poitrine toutes les pièces qui composent le bec ; ensuite elle fait sortir du dessous de la plaque *déro-céphalique* une

vessie gonflée, blanchâtre, élégamment striée, que M. Gené appelle *vessie bilobée*, parce qu'elle se termine par deux lobes cordiformes, ayant à leur extrémité une petite ouverture. Lorsque cet organe que personne n'avait encore observé est bien développé et étendu au-dessus des pièces du bec, la Tique fait sortir le canal pectoral, qui n'est autre chose que l'oviducte, qui, se prolongeant de la même façon qu'un tentacule d'escargot, va tout droit aboutir entre les deux lobes de la vessie. Celle-ci le reçoit, le presse et paraît le sucer pendant quelques secondes. Bientôt l'oviducte se retrécit et rentre dans la poitrine en laissant un œuf entre les lobes de la vessie, qui le tiennent et le tournent en tout sens, en vibrant de temps à autre avec une sorte de frissonnement convulsif. L'œuf demeure là pendant quatre à cinq minutes; après quoi la vessie s'affaisse et se cache de nouveau entre les parties solides. L'œuf reste abandonné sur la lèvre, qui, avec les autres parties du bec, le pousse sur la plaque *déro-céphalique* ou sur le devant du corps, ce qui a pu faire croire à Chabrier que la ponte se fait par la bouche. Cette opération se répète autant de fois qu'il y a d'œufs à déposer.

M. Gené, qui avait été témoin de la ponte des Tiques avant de l'avoir été de leur mode d'accouplement, crut devoir attribuer à un véritable hermaphrodisme une fonction si singulière, et qui s'éloignait d'une manière si frappante de tout ce qui était jusqu'ici à la connaissance des naturalistes. Le canal pectoral était évidemment l'organe féminin; il supposa que l'appareil masculin aboutit à la vessie bilobée. Mais bientôt la connaissance des mâles, qui ne sont pas plus longs qu'une ligne, et surtout la vue de leur accouplement le détrompa tout à fait. Il s'assura que la fonction de la vessie bilobée était de la plus haute importance pour ces insectes, puisque la fécon-

dation des œufs en dépendait; mais la nature de cette fonction était encore un problème à résoudre.

Ce fut alors que l'inspection anatomique lui démontra que lorsque la vessie bilobée est renfermée entre les parties solides dont l'animal ne la fait sortir qu'au moment de la ponte, cet organe se trouve pour ainsi dire engainé dans le canal pectoral ou dans l'oviducte, qui de son côté est également rentré dans l'intérieur du corps et renversé comme le doigt d'un gant. Cette disposition permet à la vessie bilobée de recevoir immédiatement la semence déposée par le mâle dans l'oviducte pendant l'accouplement. Cet organe donc n'est autre chose qu'une véritable *poche de Malpighi* que M. Gené préfère appeler du nom de *bourse séminale*, en adoptant la dénomination que j'avais proposée en 1843 dans un mémoire sur la fécondation des vers-à-soie dont je fis la lecture au Congrès scientifique de Lucques. Sa fonction est absolument la même. Il n'y a de différence que dans sa forme et sa disposition tout à fait exceptionnelle, et surtout dans la circonstance étonnante que la fécondation doit s'opérer en dehors du corps de l'animal.

La suite de ce mémoire riche de détails aussi nombreux que singuliers, mais dont il serait difficile de donner une idée complète dans un simple aperçu, se rapporte à la description anatomique des autres appareils des *Ixodes* et notamment à celle du tube alimentaire, des glandes salivaires, des vaisseaux hépatiques, des ovaires, du système trachéen et du système nerveux. L'auteur y décrit aussi la prodigieuse fécondité de ces animaux, qui, suivant les espèces et la grosseur des individus, pondent plusieurs milliers d'œufs, en continuant cette opération sans interruption pendant dix à trente jours. Les femelles, à l'époque de la ponte, quittent d'elles-mêmes les animaux sur

lesquels elles ont vécu en parasites et se laissent tomber à terre. Les nouveau-nés se développent plus ou moins vite, selon les saisons, et se tiennent pendant quelque temps réunis et tranquilles; mais aussitôt qu'ils éprouvent le besoin de nourriture, ils se débandent et grimpent sur les herbes et les arbrisseaux pour y attendre le passage des animaux aux dépens desquels ils sont destinés à vivre. Lors de la mue, ils laissent les dépouilles du bec et de la vieille peau implantées dans les téguments de leurs hôtes (1).

La manière honorable dont l'auteur trouve une justification aux erreurs de ses devanciers, et surtout à celles de Chabrier, mérite d'être rappelée, car elle est une preuve des sentiments délicats qui lui étaient particuliers. Ne croyez pas, Messieurs, que ces éloges ne soient que la répétition des ces louanges tardives et vulgaires que Cicéron regardait comme le partage des trépassés. Permettez-moi de vous rappeler que bien des années se sont déjà écoulées depuis que du vivant de M. Gené j'eus

(1) Nous avons cru devoir joindre à cette note une planche représentant cet appareil génital remarquable. Notre collègue M. Nicolet a bien voulu offrir cette planche à la Société et nous le prions de recevoir nos remerciements.

Pl. 2. N° 1.

- Fig. 1. *Ixodes ricinus*, Ray (grosi), vu en dessous; 1 a, l'oviducte; 1 b, œuf sortant de l'oviducte.
2. Le même vu de profil; 2 a, l'oviducte; 2 b, œuf sortant de l'oviducte; 2 c, bourse séminale.
3. Le même vu de face en dessus; 3 a, l'oviducte; 3 b, œuf; 3 c, bourse séminale.
4. Le même vu de face, en dessous; 4 a, l'oviducte; 4 b, œuf; 4 c, bourse séminale.
5. Le même vu en dessous; 5 a, l'oviducte; 5 b, œuf sortant de l'oviducte; 5 c, bourse séminale. E. D.

l'honneur de prononcer son nom au milieu de vous, et de vous parler de la haute estime qu'il m'avait inspirée (1). Vous ne douterez donc pas de la sincérité de mes sentiments d'aujourd'hui. Je viens de vous exposer un aperçu de tout ce dont l'Entomologie est redevable au collègue que nous regrettons; vous avez une idée de toutes les espérances d'avenir qu'il nous donnait et que nous avons perdu avec lui. Aussi M. Gené n'avait encore récolté que fort peu du vaste champ qu'il avait semé. Bien des ouvrages interrompus, bien des notes isolées sont restées là comme autant de témoignages de son infatigable activité et de son amour pour l'étude. Le Musée de Turin sera longtemps à combler le vide que sa perte lui a causé. Et à propos de ce Musée, permettez-moi, Messieurs, une observation qui, peut-être, ne restera pas sans trouver un écho au milieu de vous. Cet établissement, qui n'existe que depuis le commencement de ce siècle, doit sa première institution à Giorna. Bonelli, qui succéda à Giorna, l'augmenta avec une progression si rapide que bientôt il se trouva au niveau de bien d'autres collections fort remarquables de son époque. Gené enfin l'éleva à ce degré d'importance dont il jouit aujourd'hui, et qui en fait le premier établissement de ce genre de la Péninsule. Cette marche rapide, cet état si florissant, obtenu avec d'assez modiques ressources, seraient-ils tout à fait étrangers à la circonstance remarquable que les directeurs du Musée de Turin ont toujours été jusqu'ici des entomologistes? Je ne le crois cependant pas, Messieurs, et vous qui savez apprécier cette belle Entomologie encore si méconnue par le vulgaire, vous qui savez que Cuvier la regardait comme une introduction presque indispensable à toute étude

(1) V. *Annales de la Soc. entom. de France*. 1834, t. III, p. 325.

zoologique, vous conviendrez avec moi que nous avons là un nouveau et frappant témoignage de son importance et de son utilité (1).

Outre sa qualité de professeur et directeur de Musée de Zoologie de Turin, M. Gené avait celle de secrétaire-adjoint de l'Académie des sciences de la même ville. Il appartenait à tous les corps savants les plus distingués de l'Italie, ainsi qu'à un grand nombre d'illustres Académies étrangères à ce pays. D'un caractère doux et pensif, simple et irréprochable dans ses mœurs, sans orgueil, sans envie, il était aimé par tous ceux qui le connaissaient. Une maladie intestinale dont il avait puisé les germes en Sardaigne et qu'il avait trop longtemps négligée, le conduisit presque subitement au tombeau. Il y fut accompagné par les larmes de ses amis, les regrets de ses collègues et l'estime de toute la ville. Un nom honoré et un bel exemple à suivre sont tout l'héritage qu'il laisse à sa malheureuse veuve et à ses six orphelins.

(1) M. de Filippi de Milan, qui vient de remplacer M. Gené, n'est pas entomologiste. Mais élève de cette même école de Pavie et ami de Gené, ce jeune naturaliste, déjà favorablement connu dans le monde savant par ses travaux sur les vertébrés, l'Anatomie comparée et l'Embryogénie, fera néanmoins fleurir l'héritage qui lui est échu, et saura montrer qu'il l'a mérité. C'est une prévision que l'avenir réalisera, et dont je ne crains pas le démenti.



ÉTUDES

sur les principaux auteurs

EN LÉPIDOPTÉROLOGIE (1).

PAR M. GUENÉE.

(Séance du 10 Mars 1847.)

FISCHER VON RÖSLERSTAMM.

Abbildungen zur Berichtigung und Ergaenzung der

SCHMETTERLINGSKUNDE. — Leipsig 1834.

(1 vol. in-4° avec 100 pl. coloriées.)

De tous les ouvrages d'Entomologie qui traitent des Lépidoptères, celui de M. Fischer est peut-être le plus exact, le plus positif, le plus consciencieux. Au savoir et au tact se joint ici cette honnêteté germanique, trop peu imitée par nos auteurs français, qui n'avance rien sans avoir vu et ne fait usage des observations des autres qu'en écrivant leur nom à côté. La forme de ce livre

(1) Je me propose de donner sous ce titre dans les Annales, si la Société les juge dignes d'intérêt, une série d'appréciations de nos principaux auteurs que j'avais rédigées pour mon usage personnel, mais qu'on m'engage à publier dans l'espoir qu'elles pourront être utiles aux amateurs qui, sentant se développer en eux une vocation positive, veulent passer de la pratique des collections à l'étude sérieuse de l'Entomologie.

Quoique les auteurs *morts* soient à peu près les seuls qui doivent figurer dans cette galerie toute spéciale, j'ai pensé que le beau travail de M. Fischer pouvait également y trouver place, la franchise avec laquelle j'ai traité généralement tous ces sujets ne pouvant en aucune manière lui être préjudiciable.

prête, il est vrai, plus qu'aucune autre à l'exercice de cet esprit de justice, parce que l'auteur, qui ne s'est imposé aucun plan, ne décrit qu'à mesure qu'il observe, et n'ayant aucun genre à compléter, puisqu'il n'en fait pas, n'a aucune occasion d'alléguer des faits douteux ou de décrire des espèces qui lui soient mal connues; mais pourtant cette manière d'écrire est susceptible de plus ou moins de conscience, et il faut reconnaître que nul n'en a montré jusqu'ici plus que M. Fischer von Röslerstamm.

Les *Abbildungen*, etc., forment une série de mémoires à peu près dans le genre de ceux de Réaumur dont la réputation pénétra, dans leur temps, jusque dans le monde littéraire; et pourtant ceux-ci me paraissent avoir infiniment plus de valeur, quoique leur spécialité, bien plus restreinte, les rende nécessairement moins curieux et moins variés. Réaumur, né à une époque où l'Entomologie était à peine connue en France, puisant à pleines mains dans des faits neufs ou mal observés, mettant à contribution pour ses six volumes l'Entomologie tout entière, n'a eu, après tout, que le mérite d'avoir examiné et décrit à mesure. Rencontrant, après la plus simple recherche, un insecte curieux parmi tant d'autres, prenant souvent le premier venu, il le transportait dans son livre avec cet esprit d'observation que donne la nature et qui, pour être une précieuse qualité, ne saurait être admiré comme le génie ou respecté comme le travail. M. Fischer a le malheur de venir plus tard, à une époque où les noms ont été entassés, où les imitateurs des Réaumur, des Roesel et des De Géer ont glané après eux les faits les plus saillants et où la science est devenue à la fois plus compliquée et plus exigeante.

En revanche, l'art a marché aussi : la gravure, le co-

loriage se sont tellement perfectionnés qu'il ne faut plus que de la volonté et de l'argent pour obtenir des planches, sinon sans défaut, du moins assez exactes pour que la ressemblance soit pour jamais hors de doute.

Quel parti M. Fischer a-t-il tiré de ces avantages, et comment a-t-il surmonté les difficultés que le temps lui a créées? D'abord, en ce qui concerne les figures, son ouvrage est un des mieux, sinon le mieux exécuté des ouvrages modernes. La gravure laisse beaucoup moins à désirer que celle des planches faites ordinairement en Allemagne, et le coloriage est de beaucoup supérieur, comme il arrive toujours dans ce pays, au coloriage français. Quant au mérite des dessins originaux, M. Fischer a eu le bonheur de trouver deux artistes entomologistes et peintres à la fois, et c'est là une condition indispensable au succès. Si cette dernière assertion avait besoin de preuves, il suffirait de comparer avec ces figures les planches de plusieurs ouvrages français dont la gravure est presque toujours supérieure à la gravure allemande, dont les dessins originaux sont exécutés par des hommes d'un talent incontestable, et dont cependant le principal but, la ressemblance, est manqué.

Ce n'est pas pourtant que les planches des *Abbildungen* soient toutes arrivées au même degré de bonté, ni qu'on ne puisse adresser, même aux meilleures, quelques légers reproches. Les Pl. 12, 22, 36, 39, 40, 45, 53, 98, etc., contiennent des figures dont la ressemblance n'est pas parfaite. En outre, les détails de plantes et de feuillages sont quelquefois lourds et trop gouachés, et l'enlumineur s'est généralement servi pour ces objets de couleurs trop vives. Sous ce rapport, l'ouvrage de M. Fischer reste bien inférieur à la belle collection de chenilles d'Hubner, où les plantes et les accessoires sont jetés avec une élégance

et un goût qui en font des modèles ; mais, quant aux insectes eux-mêmes, ils ont souvent une supériorité marquée sur ceux de cet iconographe.

Mais je laisse de côté les figures pour aborder l'ouvrage principal et je commencerai par signaler le seul défaut que j'aie remarqué dans l'excellent livre de M. Fischer, pour n'avoir plus, après cela, que des éloges à lui donner. Ce défaut, c'est la prolixité. Ce n'est pas que je trouve puérils les détails dans lesquels il est entré. Quand on écrit l'histoire complète d'une espèce, il faut contenter tous ses lecteurs. Les uns veulent de rigoureuses descriptions, les autres se complaisent dans les discussions synonymiques ; ceux-ci n'attachent d'importance qu'à l'observation des faits, ceux-là veulent de l'Entomologie appliquée ; d'autres enfin, et ce n'est pas le petit nombre, s'arrêtent exclusivement aux indications de plantes et de localités, aux renseignements qui peuvent les mettre sur la voie pour retrouver l'espèce, aux détails commerciaux enfin. Un écrivain qui veut être étudié ne doit négliger aucun de ces lecteurs, pas même les derniers. Mais ce qu'il doit supposer à tous, dans l'intérêt de sa propre perfection, c'est du goût, c'est de l'intelligence. Chacun, même en Entomologie, veut qu'il lui reste quelque chose à deviner et supporte impatiemment qu'on lui explique ce qu'il a compris. Là, comme en Littérature, il faut éviter l'*omne supervacuum*, et s'étudier à être abondant sans être délayé et concis sans être obscur. M. Fischer ne remplit pas toujours la première de ces conditions ; il n'évite pas avec assez de soin les répétitions, et, quoique ses descriptions soient fréquemment coupées de ces demi-phrases incidentes au moyen desquelles les Allemands savent économiser une phrase à part, et abondamment pourvues de ces adverbess superposés qui font le style bref, si-

non élégant, cependant il y a bien des mots qu'il eût pu nous épargner, bien des petits faits qu'il eût dû laisser dans l'ombre et que le lecteur aurait facilement suppléés.

Mais, encore une fois, ce défaut est le seul qui puisse être reproché au texte des *Abbildungen*; et encore certains entomologistes le mettront peut-être au nombre des qualités. Abordons maintenant la nombreuse liste de ces dernières et répétons aussi que la plus précieuse peut-être c'est la conscience que M. Fischer a apportée dans ses observations. Elle est portée à un si haut point et les faits qu'on a l'occasion de vérifier se trouvent si rigoureusement exacts, qu'on garantirait presque personnellement les autres, tant est grande la confiance inspirée par l'auteur. Que d'erreurs eussent été évitées si chacun n'eût décrit ainsi que ce qu'il a vu et éprouvé par lui-même! Que de rectifications et de controverses supprimées et que de temps économisé pour celui qui étudie! Mais certains ouvrages, et en particulier ceux qui ont la méthode pour objet, ne peuvent, hélas! jamais se trouver complètement dans ces précieuses conditions. Quand on est forcé de tout embrasser, il faut prendre les faits comme les auteurs, comme les correspondances les donnent, quelquefois même comme le tact et les analogies les font deviner.

Pour échapper à cette fâcheuse nécessité, M. Fischer s'est fait une loi d'éviter tout ce qui appartient à la classification. Il a adopté presque exclusivement les genres de Treitschke, même quand il les trouvait défectueux. « *Je n'ai jamais, m'écrit-il, créé un seul nom de genre!* » — Doit-on regretter qu'un esprit aussi judicieux, qu'une mémoire aussi ornée se soient tenus à l'écart dans toutes les questions de méthode? Doit-on, au contraire, s'applaudir de ce que M. Fischer, qui a excellé dans la partie spécifique, n'ait pas abordé la classification, dans la

crainte qu'il n'y eût échoué, comme plusieurs de ses compatriotes? La question est difficile à décider et restera insoluble, si M. Fischer (et tout semble maintenant le faire penser) persiste jusqu'au bout dans cette coquetterie du talent. Tout ce que je puis dire pour ma part, c'est que sa correspondance est pleine de vues fort sages à ce sujet et que l'observation attentive des espèces le conduit souvent à trouver leurs meilleures affinités : on en rencontre d'ailleurs plusieurs preuves dans son ouvrage. Il existe, après tout, quoique en bien petit nombre, de ces esprits heureusement doués qui savent allier les observations de détail avec les vues d'ensemble, et M. Fischer a peut-être eu tort de ne pas prétendre à cette double réputation qu'il aurait probablement conquise.

Pour ce qui regarde la synonymie, elle n'est pas donnée en entier dans les *Abbildungen*, parce que, encore une fois, l'auteur n'a jamais voulu rien avancer dont il ne fût parfaitement sûr, et on trouve très souvent, mêlés à la partie historique, des noms qu'il n'a pas osé citer en tête de ses mémoires, quoiqu'il les regardât comme très probables. La synonymie à laquelle il se restreint a été vérifiée par lui avec le soin qu'il apporte à tout, et elle est précieuse, surtout quand il s'agit du *Wienergegend verzeichniss* et de Treitschke, parce que c'est sur la collection même de ce dernier et sur celle de Schiffermüller qu'il l'a établie.

Les descriptions sont faites avec une remarquable exactitude. Elles sont, comme je l'ai dit, généralement un peu trop longues; cependant plusieurs ne pourraient être abrégées sans devenir obscures ou incomplètes, et c'est là la pierre de touche de la concision. Quand M. Fischer parle d'espèces déjà données par Treitschke, il se contente de rectifier les descriptions en général si défectueuses